interview Rémy BLONDIN

Rémy BLONDIN. — **Pierre Jaïs, nous avons interviewé Trézel la dernière fois. Nous avons souligné que vous et Trézel étiez les deux grandes gloires du bridge français, que vous étiez, l'un et l'autre, les « sénateurs ». Donc tout cela les bridgeurs le savent. Aujourd'hui, nous allons vous poser des questions plus personnelles et vous demander, Pierre Jaïs, d'abord qui êtes-vous ? Parlez-nous de votre père, puisque votre père est un homme que nous avons connu dans le bridge, de votre lieu de naissance, de votre jeunesse.**

Le jeune Pierre JAIS...

Pierre JAIS. — Depuis ma tendre enfance, j'ai toujours vu mes parents jouer au bridge, mon père qui était médecin, et ma mère. Mon père jouait fort bien et ils avaient, tous les deux, la réputation d'être ce qu'on appelle de très bons joueurs de salon ; j'ai beaucoup regardé mes parents qui avaient plusieurs bridges à la maison par semaine et je n'ai jamais joué, je crois, avant l'âge de 15 ans. Me trouvant une année à Cabourg, mes parents avaient été invités à un bridge ; leurs amis avaient téléphoné (il pleuvait) d'emmener quelqu'un, parce qu'ils étaient onze au lieu de douze. J'y suis allé et je me suis assis avec trois de leurs amis et j'avoue que je n'ai pas été peu fier de constater que j'étais, de très loin, le moins mauvais des quatre alors que je n'avais encore jamais touché une carte. Voilà ce qui concerne vraiment mon premier début au bridge.

R. B. — **Cela se passe à Cabourg, mais à l'époque vous habitiez Paris ? Vous êtes né à Paris ?**

P. J. — Oui, je suis né à Paris, il y a fort longtemps. Je ne sais pas si je suis marqué par le bonheur ou le malheur, mais je suis né le 13 octobre 1913.

R. B. — **Vous avez donc fait vos études à Paris ?**

P. J. — J'ai fait mes études secondaires au lycée Carnot, toutes mes études à Carnot, après le cours Atmer, puis à la Faculté de Médecine. J'ai passé ma thèse la veille de partir faire mes classes en 1939.

R. B. — **Une thèse sur quel sujet ?**

P. J. — La morphinomanie.

R. B. — **Vous étiez donc un précurseur ? Vous parliez déjà de la drogue ?**

P. J. — Je parlais de quelque chose que je n'ai jamais connu moi-même.

R. B. — **Donc, vous aviez fini vos études de médecine en 1939 ?**

P. J. — J'ai fini mes études de médecine en 1939. Démobilisé dans des conditions que vous devinez, à Toulouse, en 1940. Et puis, là-dessus j'ai pratiqué trois ans de médecine de campagne, en Corrèze, trois ans de médecine sans essence, en moto, d'ailleurs ce qui m'a abîmé la santé pour le restant de mes jours.

R. B. — **C'était en 40 ?**

P. J. — C'était de 40 à 43, et puis j'ai été obligé, pour des raisons que vous comprenez, de partir en quelques heures et avec trois ou quatre amis, nous avons traversés les Pyrénées à pieds, ensuite nous avons été internés pendant plusieurs mois dans les prisons et les camps de concentration espagnols, avant de rejoindre, par bateau, le pays de mes parents, c'est-à-dire l'Algérie, que je ne connaissais pas encore. J'ai fait connaissance avec tout le restant de ma famille avant de me réembarquer avec les armées gaullistes.

R. B. — **Vous avez donc fait la guerre dans les armées gaullistes.**

P. J. — J'ai débarqué ensuite à Marseille et très peu de temps après, je me suis fait muter à Paris et j'ai recommencé la vie parisienne que j'attendais tellement d'ailleurs. A la démobilisation, j'ai été trois ou quatre ans médecin à Paris, mais le nerf des études était coupé, je n'ai pas continué l'internat que je préparais. J'ai fait donc de la médecine de quartier, très décevante et en tous cas, incomparablement moins attrayante que tout ce que commençait déjà à me fournir se qui, à ce moment là, n'était qu'un violon d'Ingres, le bridge.

R. B. — **Avant de parler du bridge, restons encore dans le domaine du privé. Vous êtes resté à Paris pendant quelques années. Vous avez pratiqué de la médecine de quartier. Où étiez-vous installé à Paris ?**

P. J. — J'étais installé Boulevard Sébastopol. Et quelques années de médecine là-bas, je l'avoue franchement, ne m'ont pas convaincu. J'ai d'ailleurs été médecin presque à mon corps défendant. J'étais beaucoup trop sensible pour le faire. J'étais même étonné que mon père m'y pousse, que mes amis m'y poussent et j'ai abandonné la médecine, bien que je ne crois pas avoir été mauvais médecin. En plus, je crois que j'avais même un sens du diagnos-

tic particulièrement aigu. Mais la vue de mes malades me rendait plus malade qu'eux.

R. B. — **Finalement, vous avez mis fin à votre vie de médecin quand ? Définitivement ?**

P. J. — Vers 1950.

R. B. — **Vous aviez, à ce moment là, d'autres hobbys que le bridge ?**

P. J. — Oui. A ce moment là, je skiais pendant deux mois. Parce que, tout jeune, j'avais passé, pour raisons de santé, une année en montagne. Comme mes camarades de l'école communale, nous étions plus souvent à skis que sur les bancs de l'école. Et le ski a été mon véritable hobby en dehors du bridge. Jusqu'au jour où j'ai eu à Saint-Morritz — j'étais là-bas avec Trézel — un très grave accident de skis qui m'a freiné, je ne sais pas si c'était en 54 ou 58. J'ai été obligé de m'arrêter à ce moment là.

R. B. — **Vous avez fait des compétitions de ski ?**

P. J. — Oui. J'ai même, une année, pendant ma médecine, disputé le championnat de France universitaire. Je peux vous dire que je suis probablement le seul skieur français qui ait descendu le Brévant sur le derrière.

R. B. — **Jusqu'à maintenant, nous avons surtout parlé de votre jeunesse estudiantine, de votre jeunesse médicale. Il faut quand même parvenir au moment où vous avez définitivement décidé de faire de la compétition de bridge. Quand donc êtes-vous venu à la compétition ?**

P. J. — J'y suis venu en deux stades. Commençons par effleurer le second : quand j'ai connu Trézel.

J'ai connu Trézel dans des tournois d'après guerre, en même temps que Le Dentu, Hervé Touroute, hélas disparu, Marcel Peeters, également disparu, et nous avions formé une équipe redoutable avec également mon pauvre ami Rochman également disparu et je peux vous dire que nous avons glané une grande quantité de titres nationaux. Ça, c'est ma seconde arrivée dans le bridge. La première est plus amusante. J'avais donc 21 ans. Je jouais au tennis au Racing, l'hiver au tennis Monceau qui était la succursale d'hiver du Racing et nous jouions des petits tournois de bridge à l'intérieur de notre club ; il y avait un vieux monsieur qui avait nom très compliqué, polonais et que tout le monde appelait Monsieur W..., il adorait le bridge mais y jouait fort mal et s'était amusé à traduire, le premier en France, Culbertson. Naturellement pas une traduction officielle, mais personnelle et nous a fait des conférences sur Culberston. Autrement dit, mes amis et moi, avons été les premiers à jouer Culbertson sans doute en Europe. Nous avons joué cette méthode, nous l'avons appliqué et aucun de nos petits tournois ne nous échappait. Et puis nous avons décidé pour nous amuser de nous inscrire au championnat de France de bridge en 1937. Ce championnat de France avait quelque chose de particulier, à savoir que les vainqueurs étaient désignés pour disputer le championnat du monde à Budapest. On l'appelait championnat du monde parce qu'entre autres, il arrivait deux équipes américaines dont l'équipe d'Elie et Joséphine Culbertson et nous avons donc commencé ce championnat de France en sachant pertinemment que nous ne ferions pas long feu. Malgré tout, nous avons gagné le premier tour, puis le deuxième tour, le troisième tour et nous sommes tombés en demi-finale contre une équipe très forte à l'intérieur de laquelle se trouvait notre ami René Carlier et nous avons gagné cette demi-finale du championnat de France. Vous vous rendez compte du bonheur

de tout le monde et de nos nombreux supporters du Racing ! Nous tombions en finale contre l'équipe qui dominait la France, la grande équipe Albaran, composée de Pierre Albaran, Robert de Nexon, Toulou Maris, Vénizélos, Pierre Khan, Martin Léger, Broutin, Magalof, etc... je ne sais pas combien ils étaient dans cette équipe. Je savais donc que le vendredi soir je devais disputer ce championnat de France en smoking. Je n'avais pas de smoking. Je préparais l'internat, et il n'était pas question une seconde que mon père m'offrît un smoking et me permît d'y aller. Il ne savait même pas que je jouais au bridge. Il ne savait pas en tout cas que j'avais fait un seul tournoi dans ma vie. Comment annoncer tout cela ?

Et par hasard, le dimanche précédent, il y avait un bridge à la maison. J'étais en pleine préparation d'internat et en me reposant, j'allais quelques fois 10 minutes au salon. Je vais donc au salon puis je regarde un coup « 4 Cœurs surcontrés » et l'ami de mon père chute d'une. Bravo cher partenaire ! J'avais peur que ce soit plus cher ! et je n'ai pas pu m'empêcher de dire :

— « Mais le coup était sur table ? »

Silence.

Mon père : — « De quoi tu t'occupes. Tu ne sais même pas jouer ! »

— « Laissez-le dire, Mon Cher Sam, puisqu'il a l'air de savoir, lui, ce qu'il dit. »

Je lui ai expliqué le coup. Il y avait deux cartes à jouer, une mise en main...

— « Mais alors, tu sais jouer ? »

J'en ai profité :

— « Je joue tellement bien que je joue en finale vendredi soir contre Albaran et qu'il me faut un smoking. »

Et cela a été le début. J'ai eu mon smoking et j'ai disputé le championnat de France avec Babayan, Ernest Huni, le frère de René Huni et Hubert Vernier. Cela se disputait en deux soirées, 64 donnes, et nous avons joué avec tous ces noms illustres, moi tremblant comme une feuille, et après la première soirée — cela se jouait aux points totaux — nous menions de 500 points. La deuxième soirée, nous les avons littéralement écrasés sauf à l'avant-dernière donne où mon partenaire a oublié que c'était moi qui jouait 6 Sans-Atout. Il avait un Roi second et une couleur nommé par son adversaire de gauche. Il a commis une grosse erreur et j'ai joué 6 Sans-Atout contrés « 1700 ». Malgré tout, nous avons gagné l'épreuve de 900 points totaux. Nous étions champions de France et nous partions quelques semaines après à Budapest.

R. B. — **Oui, bravo. C'est un excellent souvenir. En tout cas, on comprend qu'après un tel début vous ayez persévéré. A l'époque, vous étiez étudiant en médecine. Vous n'avez pas eu de difficulté pour partir à Budapest, à l'époque des examens ? Ce n'était pas toujours facile pour un étudiant ?**

P. J. — Il n'était absolument pas question que je parte à Budapest avant de passer mes examens. Ces examens avaient lieu en juin et le championnat du monde avait lieu en mai. Il a donc fallu que je m'achète un second carnet universitaire et que je me mette d'excellentes notes à des examens antidatés, avec la signature de mes professeurs, etc... Je me suis toujours mis entre 7 et 9 sur 10 à tous mes examens et cela m'a donné le droit de partir. Nous avons fait 33 heures de trajet dans le T.E.E. avec de nombreux supporters qui nous ont d'ailleurs aidés moralement et matériellement, présidents de clubs, etc... D'ailleurs je me rappelle que pendant le train, nous avons fait des parties fixes contre Mme

de Montaigu et Mme Bedin et Mme Martin (Christiane Loiseau à ce moment là) et Annie Pouldjian et que les deux paires jouant contre elles ont gagné quelque chose comme 150 fiches.

Arrivée à Budapest et, premier match contre Culbertson. Je n'avais jamais joué dans une compétition aussi forte, aussi importante, mais aussi avec des spectateurs aussi nombreux, parce que les Hongrois étaient complètement déchaînés, complètement fanatiques en matière de bridge et nous avions à peu près sept ou huit rangs d'estrades tout autour de nous, avec plusieurs centaines de personnes. Très très émus, notre prestation aurait été extrêmement convenable si je n'avais pas eu la plus mauvaise donne, c'est-à-dire le plus mauvais souvenir de ma vie de bridgeur, qui restera vivant, d'ailleurs, tant que je le serai moi aussi.

Est-Ouest vulnérables. Nord-Sud non vulnérables.

♠ x x
♡ x x
◇ x x x
♣ A R 10 x x x

N
O E
S

♠ D V x
♡ R D 9
◇ D x x
♣ V x x x

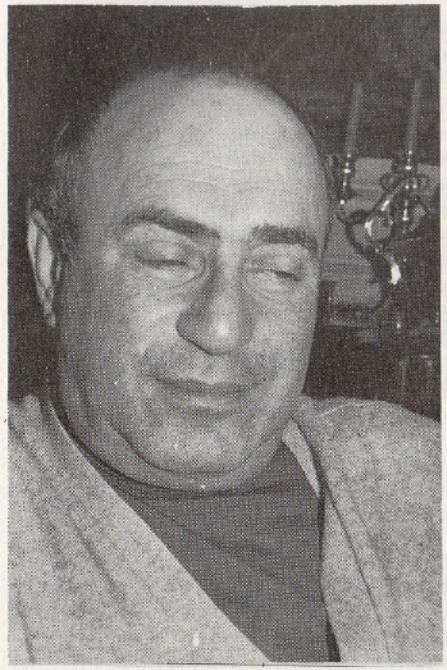
O	N	E	S
Culbertson	Vergnaud	Mme C.	Moi
1 ♡	3 ♣	3 ♡	3 SA
—	—	x	—
—	—		

Entame petit Cœur pour le 10 de Cœur d'Est et la Dame de Cœur chez moi. Petit Trèfle de ma main. Culbertson ne fournit pas. Je passe le 10 de Trèfle du mort. Joséphine prend de la Dame, rejoue 8 de Cœur et je ne fais plus de levées.

Résultat : 1.600 points perdus.

A ce moment là, les matches de bridge se jouaient aux points totaux. On a fait l'addition à la fin des demi-temps et nous avons perdu le match de 160 malheureux points. Vous voyez l'état d'esprit du malheureux Pierre Jaïs... Il avait sur la conscience tous les milliers de kilomètres faits en vain par toute son équipe et par tous les supporters. Par comble de malchance, le lendemain, coup de téléphone de mon père, de Paris, qui avait découvert mon véritable carnet universitaire et qui me disait que si je voulais demeurer encore son fils et continuer à faire mes études, j'avais 24 heures pour rentrer à Paris. Je n'ai plus eu qu'une seule chose à faire, c'était d'abandonner mon équipe qui dans le fond n'était peut-être pas malheureuse de me voir partir. Heureusement, à ce moment là, mon ami Jean Harden était venu en voiture nous retrouver et a pris ma place dans l'équipe. Cela, c'était le début de ma carrière internationale et je peux vous dire qu'elle m'a poursuivi, que ce mauvais souvenir est toujours présent dans mon esprit et que plus jamais, dans toute ma vie, je n'ai commencé un match, si petit soit-il, sans avoir un trac épouvantable de prendre une décision coûteuse pour mes partenaires et dans le fond, peut-être que cela m'a été salutaire.

R. B. — **Tous les grands artistes ont toujours le trac, c'est bien connu. De toutes façons, quand on n'a pas le trac, c'est qu'on a pas véritablement le tempérament d'artiste. Je crois qu'un très bon bridgeur doit avoir forcément le trac. Vous venez de nous raconter un de vos plus mauvais souvenirs, peut-être le plus mauvais, vous l'avez dit, alors maintenant vous allez nous dire quel est votre meilleur, enfin, l'un de vos meilleurs souvenirs.**



P. J. — Je vais vous raconter la donne, je ne crois pas que je passe pour un joueur prétentieux... Donc je peux vous dire le souvenir qui me rend le plus fier. C'est une donne que je jouais en face de mon ami regretté Georges Théron contre le Docteur Guitton qui a été par la suite souvent mon partenaire et Jacques Stetten.

Je joue en Sud 3 SA avec les mains suivantes : (championnat de France 1968)

Théron
♠ A x x x
♡ x x
◇ D 9 x
♣ R D V x

Stetten
♠ x x x
♡ 10 8 x x
◇ A R
♣ 10 x x x

N
O E
S

Guiton
♠ D x x
♡ R D V x
◇ x x x
♣ x x x

Moi
♠ R V x
♡ A x x
◇ V 10 x x x
♣ A x

Entame Pique pour la Dame d'Est. Je réalise aussitôt que je ne peux gagner que par un jeu psychologique car il me faut donner la main deux fois à Carreau pour affranchir cette couleur et les adversaires pourront dans ce cas défiler trois cartes à Cœur.

Sur la Dame de Pique d'Est, je fournis petit Pique. Guitton repart Roi de Cœur que je prends aussitôt de l'As pour jouer petit Carreau. Stetten prend du Roi et rejoue petit Pique pour l'As de Nord sur lequel je jette le Valet de Pique. Puis Dame de Carreau de Nord pour l'As d'Ouest qui, persuadé de la présence du Roi de Pique chez son partenaire rejoue Pique pour le Roi de Sud.

Ainsi il a fallu abandonner deux levées sûres à Pique pour dissimuler la nature de ma main et affranchir les Carreaux.

De tels jeux psychologiques ne réussissent pas toujours mais, quand ils le font, on s'en souvient longtemps.

R. B. — **Vos succès on ne va pas les compter. Tout le monde les connaît. Ce n'est pas l'objet du présent interview. Je vais vous dire simplement : êtes-vous satisfait de votre carrière et si c'était à recommencer, est-ce que vous recommenceriez ?**

P. J. — Je vais commencer par répondre à votre seconde question, si c'était à refaire, est-ce que je recommencerais ? Connaissant tout ce que je sais dans la vie, je ne recommencerais pas, parce que je trouve que le bridge doit être un hobby et en tout cas ne doit pas être ce qu'il est devenu pour un grand nombre de joueurs français, qui eux, puisqu'on a déjà parlé de drogue tout à l'heure, sont devenus de véritables morphinomanes du bridge. Moi, je peux vous dire que je n'en ai jamais été un. J'ai beaucoup aimé le bridge, cela ne m'a jamais empêché de n'y consacrer qu'une certaine partie de ma vie. Cela ne m'a jamais empêché de prendre plaisir à faire du tennis dans le temps, à faire du ping-pong, à faire du ski. Ensuite, lorsque je ne

vais plus pouvoir le faire, à aller au théâtre, à avoir des dîners d'amis chez moi, chez les autres et même lorsque le bridge a été mon objectif matériel, il n'a jamais été l'Objectif... Il n'a jamais été, ce que je peux dire, ma principale raison d'aimer la vie. Donc, si c'était à refaire, j'aurais mieux aimer trouver autre chose, par exemple, j'aurais voulu être avocat. Qu'est-ce que cela aurait donné ? Je n'en sais rien, mais j'aime beaucoup parler. Maintenant j'aime écrire, mais enfin, j'aime beaucoup parler. Et dans le temps, à tort ou à raison, je trouvais que j'avais souvent le dernier mot et que j'arrivais souvent, au cours de discussions, même avec des avocats, à imposer mon point de vue. Je regrette de ne pas avoir été avocat, peut-être que j'aurais pu faire autre chose, mais je regrette en tous cas d'avoir été un bridgeur.

Avec Mme MARCUS, en récréation lors d'un Championnat d'Europe.

R. B. — **Vous auriez certainement été un bon avocat, parce que je crois que la qualité première d'un avocat n'est pas tellement d'avoir du talent oratoire, mais d'avoir la psychologie qui permet de définir l'adversaire et de connaître même d'avance ses propres arguments. Outre vos qualités de champion, nous connaissons vos grands talents d'écrivain du bridge. Je crois qu'actuellement, depuis la mort d'Albaran, le plus grand écrivain du bridge en France est incontestablement Pierre Jaïs. Par contre, on connaît moins vos talents de journaliste. On vous voit moins dans les chroniques de bridge que beaucoup de vos contemporains. Est-ce que cela vous intéresse moins que le livre, est-ce que le côté anecdotique de la presse est moins intéressant que le côté profond des livres.**

P. J. — Je vais vous donner les raisons qui ne m'ont pas fait poursuivre ma vie de journaliste spécialisé. A l'heure actuelle, le public me donne une place préférentielle dans le choix de mes livres de bridge ; autrement dit, je vends très bien ce que j'écris et certainement plus cher que je ne pourrais vendre mes articles de bridge. Il y a une énorme différence de rendement entre ces deux activités. Donc, quelle est la seule activité de journaliste de bridge qui pourrait me séduire ? Ce serait de faire des articles non techniques, où je pourrais parler de mes idées sur le bridge, de mes idées sur les joueurs. Ces idées peuvent être à base d'éloges ou à base de blâmes et c'est le côté passionnant du journalisme. C'est un côté qui me plait énormément parce que moi, contrairement à d'autres, j'aime beaucoup écrire. Certainement ce n'est pas ennuyeux de très bien gagner sa vie en écrivant du bridge, mais je dois vous dire que j'aime au moins autant écrire que gagner de l'argent. Pourquoi est-ce que je n'écris pas des articles ? Je crois que je peux certainement écrire des articles qui amuseraient les bridgeurs. Pourquoi ne le fais-je pas ? Par exemple, Clarandon a été, est encore, le critique musical le plus connu de France. Il ne ménage pas ses éloges et il ne ménage pas non plus ses critiques, souvent acerbes, contre certains exécutants. Je trouve cela parfaitement normal, il n'est pas un exécutant lui-même *, c'est un critique. Mais il m'aurait amusé d'écrire sur les autres champions, en bien et en mal. Je trouve que je n'ai pas le droit de le faire parce que je me considère comme un champion de bridge. Je considère que je n'ai pas le droit de faire de l'ironie à l'égard de mes pairs qui, vous le savez, n'ont pour ainsi dire jamais le droit de répondre. Donc il y a la lutte du pot de fer contre le pot de terre et je n'ai jamais ménagé ma façon de penser vis-à-vis des champions de bridge qui usent de leur plume pour se moquer de leurs égaux. Moi, c'est quelque chose qui m'a toujours rebuté. C'est la raison pour laquelle, depuis de nombreuses années, je me suis abstenu d'écrire.

R. B. — **Revenons maintenant un peu à votre vie privée. J'ai eu l'occasion à diverses reprises, de vous voir au Village Suisse. Vous sembliez très intéressé par tout ce qui est « antiquités », ou meubles de valeur. J'aimerais bien savoir si c'est un de vos hobbies de rechercher des meubles ?**

P. J. — Oui, je suis toujours à la recherche de quelque chose que j'admire. J'aime les antiquités et très souvent d'ailleurs, je me retrouve, soit au Village Suisse comme vous le dites, soit au nouvel hôtel Drouot qui est très proche de chez moi et cela m'amuse énormément de rechercher n'importe quoi. Aussi bien un meuble qu'une estampe, qu'un bibelot et j'ai d'ailleurs le grand plaisir d'y retrouver, par exemple, mon ami intime Charles Guitton qui a exactement les mêmes goûts que moi en cette matière.

R. B. — **Est-ce que vous préférez une époque ou est-ce que vous prenez tout ce qui est beau de toutes les époques ?**

P. J. — Naturellement, j'aime tout ce qui me plaît, de n'importe quelle époque, même moderne et voyez d'ailleurs chez moi, vous pouvez constater l'alternance de l'ancien et de l'ultra-moderne.

R. B. — **Je crois, Pierre Jaïs, que nous arrivons au terme de l'interview. Je voudrais vous demander, est-ce que le bridge vous a quand même permis de vous faire de nombreux amis, des amis sûrs, des amis profonds, est-ce que vos meilleurs amis sont du bridge ou est-ce qu'au contraire vous considérez que ce ne sont que des compagnons de voyage, mais pas du tout de vrais amis.**

P. J. — Après 40 ans de bridge, ç'aurait été bien dommage si je n'étais pas arrivé à trouver des amis sûrs. Des amis sûrs, j'en ai eu plusieurs, j'en ai conservé quelques-uns. Je dis seulement quelques-uns, car après 40 ans de bridge, il y en a beaucoup qui ont disparus : Marcel Peeters, Georges Théron, Jacques Rochman et certainement encore plusieurs autres.

R. B. — **Une dernière question, vous avez encore un avenir dans le bridge Pierre Jaïs. Selon vous, quel est cet avenir en dehors de l'avenir d'écrivain du bridge qui, je pense, ne s'arrêtera qu'avec votre vie. Mais en ce qui concerne le bridge de compétition, est-ce qu'on peut encore, quand on a été ce que vous avez été, avoir des ambitions ?**

P. J. — Je pense que je pourrais avoir peut-être d'autres ambitions dans le bridge, c'est-à-dire glaner encore quelques titres. Ce n'est pas impossible mais ce n'est pas mon ambition. J'espère tenir le coup encore quelques temps, très peu de temps, en faisant quelques compétitions d'ordre national. C'est ce qui m'amuse le plus. Les tournois internationaux me fatiguent beaucoup, mais les sélections, les champion-

* N.D.L.R. — P. Jaïs ignorerait-il que Clarendon est un très grand organiste ?

nats de France m'amusent, mais malheureusement commencent à me fatiguer. D'ailleurs je crois que je suis probablement le seul joueur en ce moment qui ait fait deux championnats importants à 40 années d'intervalle ; Monde en 1937 et Europe en 1977.

R. B. — **Quel est d'après vous le bonheur, après une carrière de bridgeur et une carrière de médecin. Comment pouvez-vous définir le bonheur dans la vie ?**

P. J. — La conclusion ne peut être que triste. Je regrette surtout de ne pas avoir une famille et des enfants. Cela est obligatoirement ma conclusion. J'ai eu beaucoup de choses que m'a apporté le bridge, beaucoup de bonheur il faut le dire, mais je trouve malgré tout que le bridge est une discipline mineure, quoi qu'en pensent les grands champions. Je trouve que le péché d'orgueil qui est commun en ce moment à la grande majorité des champions français et ceux qui se croient des champions, est vraiment exagéré et je pense que j'aimerais peut-être terminer là-dessus. Je voudrais que les champions français aient une attitude plus cordiale, plus aimable, plus gentille vis-à-vis de leurs adversaires, car c'est grâce à eux qu'ils font de bons pourcentages, en un mot qu'ils soient plus humains.

le Bridge... le Soleil... les Vacances... avec les Clubs P.L.M., en Grèce

FESTIVAL DE BRIDGE EN CRETE

sous l'égide de la Fédération hellenique de Bridge

ELOUNDA BEACH 8-16 juillet

1ère Epreuve de la COUPE EUROPENNE «PHILIP MORRIS»

Tournoi par Paires Open (3 séances)
Tournoi par Paires Mixtes (2 séances)
Tournoi Individuel (1 séance)
Tournoi par Equipes de 4 (2 séances)

Organisé par les Clubs PLM et AIR GRECE avec le Comité de Provence de la F.F.B.

Renseignements et inscriptions :
AIR GRECE - 6, rue de l'Echelle, 75001 PARIS
Tél. 260.30.20

? ? ? ? ? ? ? ? ?

Vous serez certainement étonnés de constater que cette rubrique n'a toujours pas de titre.

J'ai pourtant reçu des suggestions, toutes bonnes, certaines excellentes.

Je demeure étonné de l'imagination des bridgeurs qui flirtent avec les jeux de mots, qui butinent le calembour, ou qui manient la langue. Quel régal !

Vous continuez donc à m'envoyer vos idées pour le titre d'une rubrique consacrée aux recettes et tours de mains destinés à favoriser la propagation et le développement du bridge, à la ville comme à la campagne, dans les clubs, dans les entreprises, dans les clubs et résidences du 3ème âge, dans les établissements scolaires et universitaires, etc... Un objet **original** aux meilleurs envois.

Qui ne connaît Meudon ! Rabelais y eut sa cure ; Armande Béjart s'y retira ; Rodin y eut son atelier ; le Cercle Meudonnais de Bridge y naquit.

20 septembre 1977 : distribution de 16 000 papillons dans les boîtes aux lettres.

Idée-force du papillon : **Ecole de Bridge.**

Coût de l'opération : 520 F.

Octobre 1977 : 80 nouveaux adhérents dont 48 nouveaux élèves.

Rendement du papillon : 5 °/₀₀.

La relève est assurée.

Animateurs de clubs, vous avez certainement réaliser des actions pour le développement de votre association. Prenez votre plus belle plume et racontez...

Un objet (qui sera au **hit-parade**) à toute lettre publiée.

Ecrire : Robert FEHR - F.F.B.